

Les villes qui fument le crack n'aiment pas qu'on dise qu'elles sont belles. La nuit, quand elles allument leurs chandelleries minables sous la pluie, elles ont les yeux qui se rincent le sang, en mille morceaux de miroirs, dans les flaques d'eau.

Et au matin, dans le vent gris, après avoir passé les heures noires à se délayer la fièvre dans la fureur et dans le rhum, elles sont comme des filles naufragées dont la bouche lasse et solitaire se souvient à peine du prix amer et sans saveur des baisers marchandés, la veille, dans un coin avachi de l'obscurité.

Là, dans l'avant-jour encore en berne, le corps a froid, plus froid encore lorsqu'il a plu, pendant des heures, à veine ouverte, sur les pare-brise. Et que la nuit n'a pas porté conseil. Et que la peur n'a pas voulu se vidanger dans le sommeil.

À cause des pas, à cause des voix, à cause des rires, à cause des danses et des voitures, toutes les nuits, qui brûlent leur rage dans nos crânes.

Et tout le jour aussi, en boucle et exténués, d'un bout à l'autre de la ville, on voit des litanies d'automobiles têtues et contrariées, et des motards et des piétons sauvages qui recommencent leur voukoum et battent, dans tous les sens, comme dans une sorte de labyrinthe, le macadam exaspéré.

Comme ça. Pour rien. Pour se faire bouler la tête comme des giratoires. Et puis tomber, repus, shootés, finis.

En attendant que la même turbine, la même migraine, une fois le soleil effacé, dégaze de nouveau ses embarras dans la rue blême. Avec la même piétaille inhumaine d'inutiles, de clandestins et de petits malfrats qui se reniflent dans le noir, fument, boissonnent, se raclent le gosier et lancent des râles enroués et poitrinaires d'injures, de mauvaise grippe et de malédictions, et puis patrouillent, sans raison véritable, dans le dos de la ville, en dévisant, comme des toupies absurdes, autour du vide.

C'est comme ça la nuit, ici, et plus encore les vendredis et samedis soir. C'est comme ça, la nuit, sur l'avenue Maurice-Bishop. C'est comme ça aussi dans la rue Fièvre, juste à côté, et la rue Veille-aux-Morts et la rue Sans-Retour.

Et toutes les rues ici ont, à perpétuité, le même souffle haleté de forcené vivant dans un branle-bas continu de roues qui crissent, de tôles froissées, de règlements de comptes ou de chicanes à pardonner, de chants obscènes, de parfums bon marché ou d'odeurs rances de friture, de vapeurs rigolardes d'alcool, de lâchetés et d'amour neuf.

Avec toujours, quelque part, à l'embusquée, une main vexée zieutant la lame violace d'un coutelas ou la gâchette précise d'un revolver.

Pourtant, c'est là que je veux vivre et puis mourir, entre le souvenir de Winona roulé comme un parfum autour du cou et la nuit blanche qui veille, de ses yeux rouges, sur nos rêves inaboutis.

Là que je veux vivre, près de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour et de la rue Veille-aux-Morts et de l'avenue Maurice-Bishop. Le long des cases en

bois que tente le dernier baiser d'une flamme d'essence ou celui des brasiers de bougies qu'on pend comme des guirlandes, quand EDF nous coupe l'électricité, le vendredi ou le samedi soir en général.

À EDF, ils disent que c'est à cause de la violence des sound systems qu'il y a des cassures dans le courant. Ça brûle car ça surchauffe dans les compteurs qu'on dilapide à l'illégal. Et c'est pour ça qu'il y a les étincelles qui pétaradent.

Alors, des bougies longues, rondes ou vertes, c'est ça qu'on fait flamber dans la nuit folle.

On les achète sur l'avenue Maurice-Bishop. Chez Manuel. Qui, comme d'autres boutiquiers, a ses entrées sur le secteur, grâce à la protection que Slack en personne diligente.

Il n'y a pas de crédit chez des pinggas comme Manuel, et surtout pas pour des jeunesses de notre espèce. Avec des têtes grainées. Ou rasées ras sous des motifs tatoués, comme, par exemple, des logos de berlines hyper-chromées. Ou de la sape griffée à mort. Ou bien des carrosseries de bondaleuses à poil et toutes huilées que montent des gangstas. Ou bien encore des bazookas de crack dont le bout rouge imite des baisers de filles aussi pornos que Winona.

En général, les commerçants dans nos parages, ça leur perfuse des anxiétés, ces rébellions greffées sur notre peau. Et ceux qui ont remisé la peur au débarras, c'est simplement que Slack leur a donné le droit de domestiquer de lourds molosses qui jappent à l'entrée de la supérette. Ou le droit de recruter, comme chez Manuel, des petits mafias qui font le guet sur des bécanes traficotées, en échange des liasses de pognon rançonnées par Slack en fin de quinzaine.

Les commerçants qui dorment à l'ombre de ces protections-là, du bassin de radoub jusqu'à l'usine de la Sara, ils ont oublié le goût crapoteux de l'angoisse qui fume au creux du ventre, car ils ne courent plus le risque, chaque nuit, de perdre leur marchandise dans un incendie faussement accidentel.

Et la journée, relax aussi, les cargaisons. Vu que ce sont, là encore, des soldats de Slack qui sont chargés de pister les litanies de renégats sans consistance. Au point, dès qu'on pose une ombre devant les magasins, qu'ils se prennent, les cheetas, pour des FBI fouillant sans ménagement des terroristes.

Et ils nous suivent avec des dogues, des rottweilers ou des staffs argentins sous acide, qui bavent et flairent nos boules à chaque rayon.

Et ils nous palpent encore à la sortie, tandis que la mâchoire muselée des bêtes fouille nerveusement dans la semelle de nos baskets, à la recherche d'une raison valable de nous lapider la viande et les ossements qui tremblent avec.

Et on le sent bien que, là-bas, dans tout le reste du pays, on considère qu'ils ont bien plus d'humanité que nous, ces grands chiens-là. Ouais, quand il y a de grosses fiestas au centre-ville, pour qu'on vienne se saouler et faire semblant de se mélanger au reste de la société, les autres, là-bas, ils jettent le rideau métallique sur le vitrail et quadrillent les rues avec d'autres lignées de chiens qu'on ne connaît pas et des bougres plus féroces encore que des bouledogues.

Et ça, malgré tous les boniments qu'il nous chante, quand il vient distribuer des sodas, des bics, des capotes et du fric, Vénaton, le gèreux à grande gueule des associations chargées de saupoudrer le quartier, pour nous maintenir sous contrôle.

Même que, les jours de fête, il y a des sousès de chez nous, de la rue Fièvre, de la rue Sans-Retour, de la rue Veille-aux-Morts, qui se font embaucher, avec la bénédiction de Slack et de Vénaton, pour nous comptabiliser et nous pointer du doigt dès qu'on s'écarte du tracé autorisé pour tous les déplacements.

Mais ils savent bien, ces pistonnés-là, que c'est un doigt qu'on pourrait bien leur découper dès le retour dans le quartier. Alors ils nous regardent passer, avec les alcools fous, avec les drogues, avec les armes sous le fourre-tout, et ils baissent tous les yeux, en souvenir des coups reçus ensemble par les macoutes et les gendarmes venus du froid.

À la télé, des officiels aussi badjoleurs, aussi hypocrites que Vénaton, répètent que c'est pour baliser le tout-venant des foules au centre-ville, cette flopée de bidasses, de babyloves, de vigiles et de caméras, qu'on zoome au premier coup d'œil. Mais je sais bien, moi, que c'est pour cloîtrer nos rébellions, cette cadenassaille.

Et la preuve, c'est qu'il y en a même, des bonhommes du quartier, les plus durs, les plus fracassés de la tête, qu'on ferme à la geôle ou à l'asile de Colson, le temps que la période des fêtes soit évacuée.

Les autres, ceux qu'on laisse en prison, au-dehors, dans la ville, il faut pouvoir les suivre à l'odeur, les accompagner et les expulser discrètement, une fois la réjouissance finie, vers la rue Fièvre et la rue Sans-Retour et la rue Veille-aux-Morts. C'est comme ça, on ne veut pas de nous dans ce pays.

Alors, plutôt qu'attendre qu'on me dégage du pied ou qu'on vienne, moi aussi, m'abattre comme

un chien-fer, je stocke ma couenne vers les terrains pollués, abandonnés, près de la raffinerie de la Sara. Ou bien je fais des ronds à moto, comme ça, pour rien, pour endormir le temps et ne pas voir que la nuit ne passe pas aussi vite que le sang.

C'est le matin, très tôt en général, que je me retire de l'avenue. Je roule en moto folle, dans la ville basse et, au-delà, dans les quartiers et les allées résidentiels où les petits gingas comme moi n'ont pas le droit de se poster.

Là-bas, il y a des immeubles de haut standing et des villas paisibles et des piscines et des femmes lisses et des vies chatouillantes qui nous ignorent et qui nous font envie. Et personne, dans ce pays, ne veut qu'on mène ce genre d'existence ou même qu'on s'en approche, avec nos manières sales et nos dégaines qui puent le chanvre et le ranci.

Alors, pour pas qu'on téléphone, une fois encore, aux babylones et que ceux-là, une fois encore, m'embuscadent et me bastonnent pour que je comprenne d'où je viens et où je dois attendre de crever, je roule vers le nord, le matin, très tôt, le long des routes qui montent vers la mer. Je roule des heures, là-haut, tout là-haut, comme si j'allais au bout du monde.

Et au retour, le soir, dans la rue Fièvre, je gobe du rhum et de la bière mixée à de l'essence. Et je fume des joints noirs dans les sound systems enragés que Slack organise pour que les exilés du pays viennent se remplir les yeux et se soulager la cervelle.

Et quand Slack est trop défoncé pour allumer la nuit ou qu'il est en livraison dans les hôtels du sud, nous autres, grands minables, on se cotise sur l'avenue, en se retournant le fond des poches. Et quand il y a assez de caillasse pour qu'on se change la vie quelques minutes, on va chez Manuel et on achète des piles pour le poste à sono et de la bière et du gros rhum.

Et une fois que le jour est tombé, elles dansent pour nous, les gamines du quartier, gratuitement, pour rire, pour faire comme les grandes, pour faire comme Winona et Lady B. Lakeisha et Marvylina. Elles dansent, nos petites amatrices, pendant qu'on ouvre pour elles les canettes de bière qu'on bonifie avec du rhum et qu'on allume des joints de kumina.

Et il faut voir leurs bouches, à elles aussi, quand elles dansent. Rose et rouge comme les baisers des films porno qu'on se visionne jusque tard dans la nuit.

Car, même si elle n'a jamais aimé ces manies-là, Winona, c'est comme ça, les petites sistas, qu'on leur parle : avec les films qu'on leur envoie par le mobile lorsqu'on veut leur faire comprendre qu'on a envie, avec elles, d'une berceuse dans le repli d'une des cases mortes qui nous servent de dépôt ou bien de squat.

Parfois, dès la rue, on leur montre le DVD avec des poses malélevées sur la jaquette et on leur demande si elles veulent venir se caresser une projection horizontale.

Si elle accepte, la baby love, on avance sans lui tenir la main, pour que les autres, dans le district, ils ne se baragouinent pas d'idées roses sur notre compte.

Une fois arrivé au dortoir, on ouvre et c'est la poupée, derrière, qui ferme la porte. Elle lâche son corps sur le clic-clac. On boit de l'essence et de la bière ou bien, au goulot même, un reste de magnum de champagne acheté au trafic sur le port. Puis, on ouvre l'écran de l'ordinateur.

On fume des daggas en regardant le film jusqu'au bout. Et après, on recommence les meilleures scènes en vrai. Quand c'est fini, on se resape, chacun de son côté, sans trop chercher à se badiner même une parole.

Mais si la gobeuse, elle a été au top dans le bec à bec, on peut lui mettre dans la main, comme ça, pour être gentil, un peu de monnaie ou quelques zings d'herbe à fumer quand elle sera seule.

Certains soirs, il y a même des babars qui la raccompagnent jusqu'à la porte. Ou à la rue, pour se lambiner quelques pas avec elle, surtout lorsque à EDF ils ont bridé le courant et que, dehors, la ville est noire et agressive.

Et si le bonhomme a de la réserve dans le moteur, et que la petite n'a pas le carrefour en panne, ils remettent ça, dans un coin de rue, debout ou à genoux, contre un mur d'ombre ou un poteau de réverbère. Tandis qu'au bout de la rue Sans-Retour, elles dansent, les autres filles.

Et elle danse, elle aussi, Winona, aux côtés de Lady B. Lakeisha et de Marvyline et des deux ou trois autres pum pum girls qui, quoi qu'elles fassent pour rendre leur corps dévergondé et élastique, savent que c'est Winona la reine dans la rue Sans-Retour.

Elles dansent comme des enragées, toutes, sous le regard halluciné des faux malfrats, des gros junkies et des petits pères incestueux qui puent,

comme puent leurs enfants et leurs femmes froides et leurs mères folles et leurs rêves de vie jouasse égarée quelque part dans la nuit.

Tous, ils ont l'odeur de la folie renfermée comme un tas de linge sale. La folie cadénassée, tenue raide par les associatifs et les églises du coin et les éducations encastrées à grands coups de câble électrique dans le dos, à grands coups de nerf de bœuf, d'insultes, de religions hypocrites et de regards plus assassins encore que les villes qui fument, le soir, du crack, à l'angle de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour.

Et même Vénaton, le gèreur des associatifs, il vient, en lançant des clins d'œil et des saluts pleins de respect à Slack. Et même Doppy, son père, à Winona, il vient lui aussi. Avec aux pieds, toujours, les mêmes deux vieux pépas. Et le même jean, la même chemise à carreaux fatiguée sur son squelette chétif.

Même que c'est, paraît-il, à cause du calibrage tout minus de son corps que, depuis l'enfance, dans le quartier, les gens l'ont surnommé Doppy. Rapport, à ce qu'on dit, au nain Doppy que les Trinitadiens, qui à l'époque tenaient un cirque, baladaient d'un bout à l'autre de l'archipel.

Et Doppy, il la regarde remuer, sa Winona. Il la regarde, les yeux pleins d'envie triste, remuer son corps chaque vendredi et samedi soir, en string ou en body.

Et elle danse, même si ça la rend folle, Winona, sous les yeux biturés, les yeux épuisés par le remords de son paternel figé au milieu des malpropres qui se touchent les graines et applaudissent et vocifèrent aussi violemment que des apocalypses.

Et tous ces recalés de la vie, ça ne fait rien qu'ils soient saoulards et laids ou qu'ils la mangent, Winona, avec des yeux féroces, des yeux bouffis par le désir inapaisé. Du moment qu'ils ont payé la note à l'ancien mi-lourd qui, à l'entrée de l'impasse, tient la caisse pour le compte de Slack, il faut qu'elle donne, Winona.

Le tarif ? Dix euros, bière lorraine comprise dans le ticket. Pour la voir, elle, et toutes les autres, écartier leur fouka et époustoufler leur capital à chaque nouveau coup de mortier lancé par Big Time, le DJ de la rue Sans-Retour.

Dix euros. Pour qu'ils aient l'œil, pendant une heure, qui les soulage de leurs misères, ces vieux, ces immigrés des îles d'à côté ou ces boys obsédés par le sexe mais sans gros sous pour les balades, les restaurants et puis l'hôtel qui se couche dans le soleil aux Trois-Îlets.

Dix euros, sans l'abonnement. Pour qu'ils aient tous, autant qu'ils sont, un soir, un seul, la bandaison moins triste qu'aux jours ordinaires.

Pour qu'ils puissent, ces prisonniers de l'existence, toucher du regard et du rêve, une fois au moins, une fois encore, les jeunesses irréelles dont la fesse stringuée de rouge, de noir ou de blanc, à chaque déferlante de ragga, se bombe comme un dos de calebasse fendu en son mitan.

Et les trois princesses que Slack a couronnées, Winona, Lady B. Lakeisha et Marvyline, leur bouche rose et rouge et huilée, d'orgueil, s'allume comme des joints noirs dans la nuit blanche.

Et parce qu'elles sont les favorites de Slack, personne n'a le droit de poser une griffure sur leurs pentes, sur leur fente, sur leurs jantes. Il y a comme un fil invisible qui les encercle et le premier qui met

les pieds dedans, il se fait défalquer la tête par les milices assassines de Slack.

On peut saliver, on peut se vautrer dans les grands rêves, on peut bramer comme des possédés en regardant les trois déesses s'entortiller comme des orgasmes, mais défense de toucher à celles qui, une fois les lumières exténuées, ne se couchent, dans l'intime, que sous le corps si maigre et balaféré de Slack.

Alors, les soirs où le jubilé salace de ces femelles met des surchauffes dans la bouilloire, on voit des petits pères rendus marteaux par le brûle-gueule de la folie, de la musique et de la danse sauvage sortir brutalement de l'impasse pour courir, buste nu, vers la capitainerie, à la recherche d'une viande rapide à déchiqueter : putaines des îles d'à côté, putaines d'ici, qu'importe, du moment qu'ils trouvent de quoi vomir, en un seul coup de sang, le poids amer des solitudes qui leur défoncent l'estomac.

Et s'ils ne trouvent aucune variété d'escale où accrocher un bout de leur errance, alors ils se déchirent eux-mêmes la peau, avant de se jeter, les bras en croix, au fond, rouge de rouille, du bassin de radoub.

Là où il n'y a pas de monde à la volée, à part quelques marins paumés. Et des petits mafias qui traficotent les conteneurs abandonnés. Et deux ou trois officiels qui ferment les yeux en se répétant d'un air fatigué que, passé une certaine heure, les quais, les ports, de toute façon, ça a toujours été l'arrière-pays des villes les plus peinardes en apparence. Leur abattoir, leurs fosses d'aisance, leur misérable paradis perdu.

Elles dansent comme des flammes folles dans la nuit qui termine l'impasse, les pum pum girls. Elles dansent avec des tremblements de terre dans la poitrine, chaque fois qu'il vient, Slack, avec son gang, pour une virée d'inspection au bout de la rue Sans-Retour. Et elles ont peur qu'il les pointe de son doigt sec, pour leur lâcher un blâme.

Plusieurs fois, Winona, elle a failli perdre connaissance, comme ça, d'un coup, au milieu de la foule, à cause de son gros œil, Slack. À cause de sa sueur, à cause de son odeur surie de boucan fort.

À cause aussi de l'odeur de l'atmosphère brûlée de rhum, de bière et de marijuana. À cause du boxon des jingles klaxonnant et des basses qui, boudoum boudoum, lui bastonnaient les tempes, Winona, comme de dingues punching-balls.

Alors, elle mollissait des jambes, elle louchait de la tête, elle titubait comme la cadence d'un feu à bout de souffle, mais au moment de rendre l'âme et d'être aspirée par l'air noir, elle rattrapait son corps au bord du vide.

Et je la voyais alors, dans le fourreau quasi transparent de son body en jersey gris, aller venir, en grand balan, dans la fureur de la musique et des grognements vicieux de la clientèle en chaleur.

À cran, les yeux fermés, Winona. En talons hauts. Comme en équilibre sur un fil tendu au-dessus de nulle part. Avec, quel que soit le compte à rebours, toujours la même gueule douce qu'elle s'inventait, en se forçant à grigner des sourires et des poses de bitcheuse.

Et certains soirs, écrasée par la nuit, par les chants, par les rires, par les beuglements et les paroles mal-propres, elle ne savait plus, on aurait dit, si elle cherchait, dans quelque coin d'elle-même, la force de hurler à mort, de pleurer tout son corps ou de se laisser aller à rire comme une gaga dont le cerveau dévisse dans le noir.

Et ses jambes et ses hanches alors continuaient à boumser, toutes seules, sans sa tête partie ailleurs. Danser. Danser, Winona. C'est tout ce qu'il lui restait à faire. Sous l'œil énorme de Slack. Ce gros œil fixe et noir troué de rouge, qui la suivait comme une sangsue, elle et toutes les autres pleurniches de l'impasse.

Et ça ne servait à rien, les belles chéries, qu'elles s'entortillent les doigts en évitant de le regarder droit dans les yeux, Slack. Parce que même à l'aveuglée, de dos, elles avaient froid quand il les détaillait d'un seul coup d'œil fâché. Et ça se voyait que leur peau lumineuse était dressée, était glacée par la présence brutale et silencieuse de Slack.

Et Big Time, le DJ, avec ses yeux en permanence ébouillantés par les batteries de fumigènes, ça le mettait en transe, lui aussi, de sentir la peur suinter dans le canal de leur dos, à toutes ces rutilantes. Et il faisait monter le son, Big Time, à fond. Exprès. Pour qu'elles soient encore plus affolées, les fabuleuses. Plus scélérates, plus déglinguées dans leurs charrois de danse et leurs vertiges.

Pour que leurs hanches se cassent en quatre pour les raggas. Pour que leurs fesses se bombent et se débondent jusqu'aux syncopes. Pour que la nuit soit rouge comme leur string. Pour que leur ventre, épilé ras, ait la respiration qui se déchire. Pour que leur sueur, à chaque perlée, gicle comme les piercings de faux diamant qui vacillaient à leur nombril à la manière de clins d'œil sertis de larmes.

Et Big Time, avec les cris, les scratches, les vibrolas de sa platine, à force, il vous explosait les artères.

Winona et les autres reines de la nuit, ça leur épouvantait la tête, le son au TNT de Big Time. Surtout lorsqu'elles avaient tété les zols de crack et les alcools qui les rendaient plus paranos qu'une cholée de junkies pressentant, sur la rue Fièvre, une descente de kolboks en patrouilles banalisées.

Et, tout autour des gogo girls, dans les fiestas furax qu'il ambiançait, Big Time, tout le monde envoyait, sans gêne, son corps monter en l'air, comme s'il y avait des rages, là aussi, qui leur mor-daient le sang.

Et même Slack, avec sa dégaine longue comme un fil de fer et ses épaules toujours trop raides, même lui, il avait la jambe qui se dilatait, chaque fois que Big Time boostait un disque que personne, dans les parages, n'avait jusque-là entendu bombancer.

C'est pour ça qu'il était réquisitionné, Big Time. Pour vous scotcher les nerfs dans le fond du dancing. Pour déglinguer les vitres à des centaines de mètres et faire brailler, d'un bout à l'autre de l'avenue, les petites mères et les vieillottes qui crevaient de n'avoir plus fermé l'œil depuis que Slack, chaque vendredi et samedi soir, faisait valdinguer

des dance hall queens au bout de la rue Sans-Retour.

Et c'est vrai qu'il savait mettre la folie dans la rue, Big Time, en commençant par des fréquences toutes molles, pour vous lover la chair et vous napper les humeurs en coulée flouze.

Dès les premières basses, il y avait, sans même que votre carapace s'en aperçoive, des balance-ments qui vous lancinaient dans la base. Comme au début d'une partie de lôle avec une fille qu'on aime, comme je l'aimais, moi, Winona, et à qui l'on veut susurrer qu'elle est une vraie lady, elle, qu'on la respecte, elle, et qu'on veut se nicher dans ses creuses jusqu'à la fin des temps, pour la chauffer et lui baguer dans le natal autant de marmailles qu'elle voudra.

Et c'était normal, Big Time, que sa sono vous envoûte et vous envoie des nirvanas plein le viseur, vu qu'il passait des heures, tous les jours, à s'écouter des vracs de tubes qu'il migannait sur le matos hi-fi que Slack lui avait refourgué, pour qu'il travaille comme le top des mastas de King Stone.

Tellement que, avec son studio portatif, Big Time, il pouvait, en même temps que bafflait le gros rythme, projeter, sur le mur, tout au fond de l'impasse, des clips de queens jamaïcaines, des défilés de mode et même des scènes réelles de cinéboule tournées aux States avec, en long et de travers, qui se débraillaient à mort, des bombes d'actrices aussi époustouflantes que Winona.

Et même les gens de la télé, qui aimaient de temps en temps venir nous chatouiller une caméra sous les narines, histoire qu'on déballonne au reste du pays comment on s'arrangeait pour se contenter, sans jamais une révolte, d'une existence autant

gavée de solitude et de misère, même eux, ils trouvaient que le show de Big Time, c'était de la pure délivrance.